

Lâchez les fanfares, suivez les guides !

En ce samedi, les fanfares savoyardes et burkinabè se sont fait entendre grâce à leur perturbation artistique et urbaine. Sur le marché de la place du Palais de Justice, les musiciens ont su attirer de nouveaux visiteurs à Lafi Bala.

Instruments en main, les musiciens de Badema ainsi que quatre fanfares de l'agglomération chambérienne (Un'anim, Bandanaz, EtCetera et Kimkama) quittent la Cité des arts pour rejoindre la place du Palais de Justice, où se tient le marché hebdomadaire. Sur le chemin, Abou Konaté de la troupe Badema s'exclame, enthousiaste : « Les gens vont forcément venir danser ». Derniers ajustements techniques avant la perturbation musicale urbaine, derniers réglages d'embouchures, ultimes serrages de peaux des djembés, les passants comprennent que la tranquillité du lieu sera de courte durée.

LAFI ★ BALA

Le quotidien du festival // Dimanche 2 juillet 2017 // N°3
En partenariat avec le Dauphiné Libéré

Comme à leur habitude, les Savoyards indépendantistes tiennent un stand devant le tribunal. « J'espère qu'ils vont nous chanter les Allobroges », s'égosille l'une d'entre eux, en voyant les troubadours locaux et burkinabè s'installer. Dès les premières notes, la plupart des personnes sur le marché cessent leurs activités et commencent à se tremousser, timidement, aux côtés des marionnettes géantes de la Compagnie Caramantran. Les rayons du soleil, aussi, commencent une danse en perçant les épais nuages de ce premier jour de juillet. L'union mystique entre les cieux de Savoie et du Burkina Faso est bien là. Aux quatre coins de l'agora, les soufflants et les percussions africaines résonnent crescendo.

Ébahis, enfants, parents et vieillards sont conquis par la performance. « Je suis trop vieille pour aller faire la fête au festival, mais là, c'est appréciable », confie une habituée du marché âgée de 84 ans. « Je suis séduite par ce mélange musical, raconte Akila, 47 ans. Je n'ai qu'une envie, c'est d'être en piste ». Le ciel devient de plus en plus clair, la foule, de plus en plus dense, et les sourires de plus en plus rayonnants. C'est pourtant déjà l'heure d'inviter les spectateurs à rejoindre les festivités au jardin du Verney. Sur le dernier morceau, une jeune maman n'hésite pas à entamer une danse traditionnelle africaine à côté de sa poussette. À l'arrêt des djembés et des cuivres, le silence prend place devant le tribunal.

Dans le festival aussi, une sensation de calme règne. Pas pour longtemps. C'est l'heure d'une nouvelle performance musicale destinée au direct d'une radio. Convaincus par l'appel de rue des fanfares, les nouveaux visiteurs restent émerveillés devant les marionnettes géantes qui se déhanchent sur le rythme des musiciens. La dernière note sur saxophone, la dernière frappe sur le tama sont saluées par un tonnerre d'applaudissements dans un festival qui bat déjà son plein.

Emilien Noleau

Métissage littéraire

C'est à travers la littérature que Litté-bala fait résonner le métissage franco-africain du festival. Sur le stand, des livres d'auteurs burkinabè, entre autres, sont en vente. Des lectures de romans sont également organisées dans le but de partager des points de vue sur des sujets tels que l'immigration ou encore le mariage mixte, ce qui entraîne parfois un choc des cultures françaises et africaines très enrichissant.

Pauline Leroux



Clichés de pachydermes

« L'éléphant est partout à Chambéry », ironise Francis Bompard, photographe. Il n'y est pas étranger puisqu'on retrouve ses œuvres rue de Boigne et au Quai des arts. L'animal emblématique de la ville est aussi à l'honneur dans son livret d'expo *Éléphantique*. Il souhaite sensibiliser à la protection de cet animal. Ses nombreux voyages en Afrique australe depuis vingt ans lui ont permis de constater la baisse constante du nombre de pachydermes, victimes, entre autres, d'une réduction drastique de leur environnement naturel. Et « pour éveiller les consciences, j'ai souhaité montrer leur beauté incroyable, plutôt que des photos de braconnage », conclut-il.

Bertille Grasset



En coulisses

Les déchets se mettent au vert

À la rencontre de l'équipe chargée de la gestion des déchets du festival. Ils présentent en quelques mots le fonctionnement et font part de leur ressenti.

Lafi Bala, c'est trois jours de festivités et, en 2015, 18000 visiteurs. Autant dire que la gestion des déchets est un enjeu crucial pour le festival. Afin d'en améliorer la prise en charge, les ambassadeurs du tri, plus communément appelés Amitri à Chambéry, ont été accueillis lors de la précédente édition. Cette équipe de professionnels est spécifiquement détachée par l'agglomération pour ce type d'évènement.

Lionel Strazzanti, son responsable, explique que différents types de déchets sont produits : « Les ordures ménagères, c'est-à-dire celles qui restent à la fin, le recyclable avec le papier et le carton notamment, les biodéchets et les huiles alimentaires. » Il se voit épaulé par une équipe de trois jeunes en service civique sur la thématique du tri et du gaspillage. L'objectif est clair : privilégier le tri. « On a eu accès à plus de matériels adaptés et on a mis en place des dispositifs plus importants : une quinzaine de totems équipés de doubles poubelles pour le public, et du côté restaurateurs, deux tables de tri, des bidons pour les huiles alimentaires et des fiches explicatives », détaille Lionel. La nouveauté de cette collaboration avec l'agglomération, c'est la mise à disposition de bacs à compost pour introduire l'idée des biodéchets sur le festival.

Le travail abattu par la valeureuse équipe est essentiel. « On fait preuve de pédagogie, on essaie de sensibiliser les gens plutôt que de les mettre mal à l'aise lorsqu'ils font une erreur », soulignent Félix Cosnier et Samir Ladjal. Tous félicitent les efforts réalisés collectivement et constatent que les outils mis en place ont conduit à une plus grande autonomie.

Des progrès en la matière pourraient encore être faits. Car au-delà du recyclage, le nerf de la guerre n'est-il pas la réduction de la production des déchets ? Comme le dit Florian Saffaf, « le tri des déchets, c'est bien, ça permet d'utiliser moins de ressources naturelles. Malheureusement l'énergie utilisée pour les recycler reste conséquente ». Pour les trois volontaires, l'accent doit être mis sur les biodéchets avec, pourquoi pas, la mise en place de vaisselle en fibre de cellulose. Les possibilités sont vastes et les alternatives existantes. « À nous de donner l'exemple ! » affirment-ils.

Andréa Lupianez



Trois questions à...

Didier Raffenot, la santé sans frontière

Médecin de formation et connaisseur du Burkina Faso pour y avoir travaillé, il préside actuellement la coopération hospitalière entre Chambéry et Ouahigouya. Retour sur une forme méconnue et pourtant cruciale de coopération internationale.

En quoi consiste la coopération hospitalière entre Chambéry et Ouahigouya ?

Didier Raffenot : Nous faisons des missions de compagnonnage. Nous cherchons à accompagner les médecins locaux dans leurs pratiques. Lorsque nous envoyons un chirurgien épauler ses homologues burkinabè, il n'y va pas pour opérer à leur place et repartir. L'idée est de les former à de nouvelles pratiques. En vingt ans, beaucoup de chemin a été parcouru : de l'orthopédie, alors, à l'obstétrique ou la gynécologie aujourd'hui. La coopération a aussi des ramifications en laboratoire, en radiologie, etc. Nous apportons cependant très peu de matériel. Ce n'est pas le cœur du projet : l'objectif est vraiment la formation de personnels.

Avez-vous rencontré des difficultés récemment dans le cadre de la coopération ?

D.R : Il faut composer avec les problèmes politique et sécuritaire. Pour le moment, nous ne pouvons plus faire de mission à Ouahigouya à cause de la zone rouge [NDLR : décrétée par le ministère des Affaires étrangères en raison de l'insécurité provoquée par la guerre, celle-ci restreint les déplacements des ressortissants français]. Nous sommes coincés. Pour contourner ce problème, nous faisons venir les Burkinabè. En ce moment, trois médecins du Burkina sont en stage à l'hôpital de Chambéry. Le fait de se connaître et de se comprendre est très important. Si on ne se connaît pas, on n'arrive pas à travailler ensemble, à progresser. La coopération, c'est beaucoup d'échanges humains.

Lafi Bala est-il un moyen d'aller plus loin dans cette coopération ?

D.R : Avec le festival, nous avons un double objectif. Déjà, faire découvrir le monde de l'hôpital, et plus largement du sanitaire, au public. Pour cela, nous présentons des ateliers pédagogiques et attractifs, entre autres une exposition photo des missions de la coopération ou un microscope permettant d'observer des larves de moustique. Je pense que c'est une bonne chose que l'hôpital s'ouvre à l'extérieur. Et deuxièmement, nous souhaitons faire connaître la coopération entre les hôpitaux de Chambéry et Ouahigouya. Nous voulons prouver que l'on peut faire de l'aide au développement dans le domaine de la santé, que ce n'est pas un domaine seulement culturel ou économique.

Propos recueillis par Nicolas Brunetti

Seconde vie pour des essences nobles

Bûlés pour faire du charbon, voilà le triste sort réservé à des bois nobles comme l'ébène au Burkina. « Il y a un grand souci de braconnage », déplore Soumaïla Kanla, ébéniste. C'est pourquoi il était fondamental selon lui d'améliorer la connaissance des essences d'arbres dans son pays. Un partenariat avec l'École supérieure du bois de Nantes a rendu cela possible via l'analyse de nombreux arbres dont l'essence était jusqu'alors inconnue. Soumaïla, lui, a décidé de donner une seconde vie aux arbres déjà abattus ou morts, plutôt que de se servir des arbres sur pied. Il utilise 33 essences différentes pour ses réalisations. Les petites chutes sont transformées en médiateurs ou en petites pinces, les plus gros morceaux sont valorisés en meubles design faits sur mesure.

Bertille Grasset





@ldhir Baha



@ldhir Baha

Portrait

Bintou Sombié, l'envoûtement de la morale

Bintou Sombié allie dans son parcours une vie associative et artistique, pour créer des contes, uniques.

Il est 10 heures du matin à l'entrée du jardin du Verney. Un demi-cercle d'enfants, de parents, de parents de parents se forment autour d'un arbre, représentant le centre d'une scène. Des cris d'animaux sauvages retentissent : les yeux s'écarquillent, les regards partent au loin. La magie parlée de Bintou Sombié commence l'envoûtement.

Si la célèbre conteuse burkinabè en est à son cinquième Lafi Bala, c'est notamment grâce à son jeu d'actrice qui hypnotise les plus jeunes et à des histoires poussant les plus vieux à la réflexion. Elle possède ce regard intrigant qui génère de la curiosité, tant il communique une certaine profondeur : une discussion avec Bintou s'avère riche. Très riche, et percutante. À l'image de ses spectacles, dans lesquels les contes sont à l'honneur.

« Je connais les contes depuis mon enfance. Je passais les soirées divertissantes des week-ends, chez ma grand-mère maternelle », confie-t-elle d'un air nostalgique. Ces moments du passé sont devenus, bien plus tard, une inspiration et une base pour son art. Ses histoires sont le fruit d'une longue maturation. Racontées à voix haute, elles sont alors sujettes à un travail de recherche et d'innovation, afin d'être adaptées à tout public et surtout, pour que « cette culture puisse perdurer encore aujourd'hui », précise Bintou, d'un air plus sérieux. Car elle dénonce une certaine mort de l'art de conter sur tous les continents. Malheureux.

En effet, les contes poussent à la réflexion. Les siens l'illustrent parfaitement : « une bonne morale, pour un bon conte », dit-elle, le rire naissant.

Mais par-delà cette notion, Bintou fait de ses contes un moyen de transmettre des messages. « D'avoir observé des parents abandonnant leur propre enfant parce qu'il a subi un avortement clandestin ou est porteur du VIH, ça transforme quelqu'un », se rappelle-t-elle gravement. Son engagement social date de ses années associatives, lorsqu'elle était responsable de causeries-débats sur des questions cruciales dans les quartiers de Bobo-Dioulasso.

Plus tard, dans le cadre de son travail, le théâtre est privilégié comme moyen de sensibilisation. C'est alors que Bintou découvre sa vocation d'actrice. Après avoir été repérée par un metteur en scène, en 2001, la comédienne se professionnalise rapidement. Et ce sont tout bonnement ses contes, qui en bénéficient aujourd'hui, car le jeu d'actrice de Bintou parle autant que ses histoires en elles-mêmes.

Et si la conteuse Bintou Sombié vivait réellement les « Il y a très, très longtemps... » ? Cela pourrait expliquer un tel équilibre entre conviction et performance.

ldhir Baha

Retrouvez Bintou Sombié, aujourd'hui à 10h30 Espace Kokologo puis, à l'Auditorium de la Cité des Arts à 15h.

« Nous avons vu nos marabouts pour qu'ils arrêtent la pluie »

Irène Tassemedo, marraine de Lafi Bala 2017

Pesticides ici et là-bas

Le festival Lafi Bala est aussi l'occasion de nombreuses causeries. Hier à 16h c'était au tour des pesticides. Si à Chambéry une politique « zéro pesticides » dans les espaces urbains a été lancée depuis neuf ans, à Ouahigouya en revanche, des efforts sont nécessaires. « Ce ne sont pas moins de 4,2 milliards de francs CFA qui sont perdus chaque année à cause de la mauvaise gestion des produits chimiques agricoles », souligne Issiaka Sawadogo, ingénieur en développement durable. Ces produits viennent notamment contaminer les eaux, ce qui provoque de nombreuses maladies.

Au Burkina Faso, beaucoup ne voient qu'un progrès dans les produits phytosanitaires. Comme le dit Pierre Béranger, un agronome qui a travaillé six ans là-bas, « le problème des pesticides est plus un problème d'éducation ». La diffusion de la connaissance est aujourd'hui le combat de nombreuses ONG sur place.

Pauline Leroux

Lafi Bala en direct !

Rendez-vous dès maintenant sur le Facebook de Lafi Bala pour avoir accès au live vidéo pendant les concerts et retrouvez-nous toute la journée sur Twitter (#lafibala), Instagram et Snapchat. En tant que festivalier, vous pouvez aussi participer à faire vivre le live du festival en postant photos, vidéos, anecdotes, impressions, témoignages... sur les réseaux sociaux du festival.

Rédacteur en chef David Eloy // Équipe de rédaction Idhir Baha, Nicolas Brunetti, Véronique Delabre, Bertille Grasset, Pauline Leroux, Andréa Lupianez et Emilien Noleau // Avec le précieux soutien de Laura Caffoz, Samuel Caillaud et Davina Derain // Maquette Camille Delesvaux
Lafi Bala // Association Chambéry Ouahigouya // Hôtel de Ville // BP 11 105 // 73011 Chambéry Cedex // 04 79 60 20 89 // lafibala@mairie-chambéry.fr // www.lafibala.com



lafibala